VARON,

TRAGEDIE.

Par Monsieur le Vicomte de G..... Capitaine au Regiment de C....

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 20. Décembre 1751.



A PARIS,

Chez DUCHENE Libraire, rue S. Jacques au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LII.

Avec approbation & privilége du Roi.

ACTEURS.

SOSTRATE, Roi de Siracuſe.

VARON, ancien Tiran de Siracuſe.

ZORAIDE.

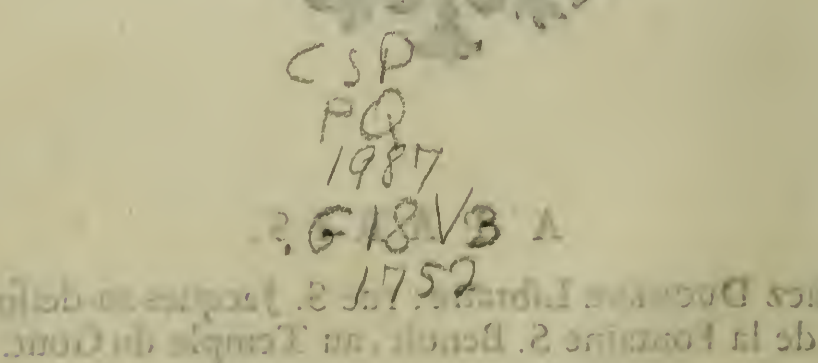
PHARÉS, Confident de Soſtrate.

EURIBAN, Confident de Varon.

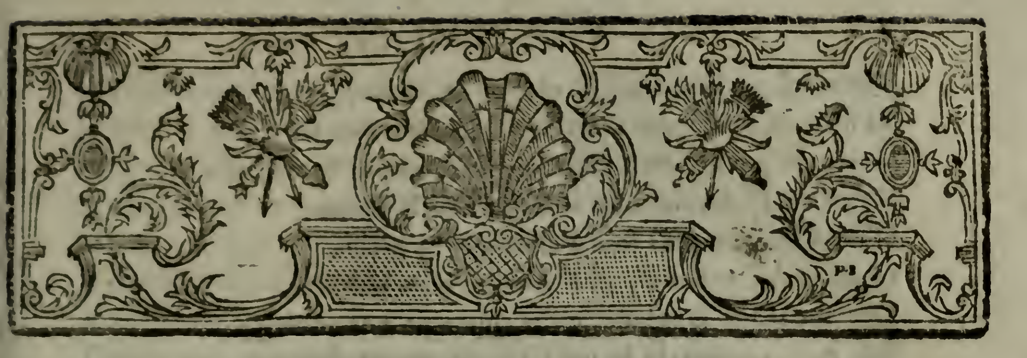
EURICLES, un des Chefs de la conjuration.

PALMIRE, Confident de Zoraïde.

Gardes.



La Scene eſt à Siracuſe, Ville de Sicile.



VARON,

TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, PHARE'S.

SOSTRATE.


LAISSE agir ma clémence ; un Prince magnanime
N'a jamais confondu l'innocence & le crime ;
Et je ne dois rougir que de la cruauté
Qui fermoit mon oreille aux cris de l'équité.
Qui moi, dans les horreurs d'une prison cruelle ;
J'ai pû faire gémir une Auguste Mortelle ?
Hé, qu'importe, Pharès, qu'un coupable assassin,
Qu'un monstre ait donné l'être à cet objet divin,
Si du sang que poursuit ma vengeance obstinée,
Cet objet épura la source empoisonnée ?

PHARE'S.

Je ne condamne point ces nobles sentimens,
Seigneur, heureux les Rois qui dans leurs châtimens
Etendent comme vous une main équitable ;
Et sçavent séparer l'innocent du coupable !

Varon eſt un barbare, il mérite la mort;
Sa fille eſt vertueuſe, on doit plaindre ſon ſort.
Mais, Seigneur, c'eſt aſſez que de rompre ſa chaîne,
Votre cœur devant elle a dépouillé la haine:
N'étendez pas plus loin l'effet de la pitié.
Quel ſeroit votre eſpoir? Auriez-vous oublié
Que du trône ſanglant qu'occupoient vos ancêtres,
Son pere a renverſé le meilleur de nos Maîtres,
Et que dans le tombeau de ce Roi vertueux
Le fer précipita trois jeunes malheureux?
Hélas! je me flattois qu'aux rigueurs du ſupplice
Le Ciel auroit du moins arraché Cléonice,
Et qu'un jour, dans ces murs, témoins de ſes malheurs,
L'Hymen avec vos droits confondroit vos douleurs.
Mais, Seigneur, le Tyran n'épargna ſon enfance,
Qu'autant qu'il crut par elle affermir ſa puiſſance.
Le Barbare vouloit, par des nœuds ſolemnels,
Rendre un jour de ſon fils, les titres plus réels.
A peine il fut privé d'une tête ſi chére,
Qu'il livra Cléonice aux traits de ſa colére.
Ce bourreau l'immola. Jugez ſi vos bontés
Doivent être le prix de tant de cruautés?
Ah! loin de conſoler une aimable captive,
Souffrez qu'elle abandonne une funeſte rive,
Où ſa vertu, baiſſant un front humilié,
Ne voit que le mépris où ſon ſort eſt lié.

SOSTRATE.

Quoi, Pharès! il faudra qu'une fuite barbare
L'enleve à Syracuſe, & qu'elle nous ſépare!
Tu vois mon deſeſpoir. Je ne puis le cacher:
Dans le ſein d'un ami je veux bien l'épancher.
J'adore Zoraïde. Hé quel cœur ſi ſauvage
Eût pû s'armer contr'elle ou conſerver ſa rage!
Je me rappelle encor ces momens pleins d'horreur,
Cette nuit, qu'au trépas conſacra ma fureur;
Où je crus que d'accord avec ma vigilance,
Le ſommeil livreroit un traître à ma vengeance.
Inutiles projets! Inſtruit de ſon danger,
Varon trompa la main qui devoit l'égorger.

La fuite à mes tranſports déroba la victime;
Je parcourus ces lieux habités par le crime,
J'apperçus Zoraïde. Ah! Pharès, quel inſtant!
Mon bras, entre la rage & le reſpect flotant,
Ne ſçavoit que reſoudre en ce moment terrible:
L'aimable Zoraïde, à la mort inſenſible,
Rendoit ſon ennemi d'autant plus incertain,
Qu'au poignard ſans murmure elle tendoit le ſein.
Le reſpect l'emporta: mon courroux, moins ſévére,
L'envoya dans les fers achever ſa miſére.
J'ai depuis de ſon ſort adouci la rigueur:
Je l'ai dû pour calmer le trouble de mon cœur.
Le Ciel, pendant trois ans qu'elle fut opprimée,
N'a répandu qu'horreur dans mon ame allarmée;
Ma vertu ſe laſſoit de nourrir ce poiſon,
Je crus qu'en arrachant du ſein de ſa priſon
La Beauté qu'accabloient les loix de la vengeance,
J'appaiſerois ce trouble armé pour ſa défenſe.
Je ne me trompois point. A peine ſes beaux yeux
Revirent parmi nous la lumiere des Cieux,
Mon allarme ceſſa. Leur éclat adorable
Me rendit cette paix aux grandeurs préférable,
Ou plutôt je ſentis qu'un pouvoir enchanteur
Vengeoit la cruauté de leur perſécuteur.

PHARE'S.

Vous devez m'éconnoître une injuſte puiſſance,
Etouffez cet amour nourri ſans eſpérance;
Vous êtes vertueux, & je ne puis ſonger....

SOSTRATE.

Que dis-tu? quel ſoupçon! garde toi d'outrager
Un cœur, malgré ſes feux, jaloux de ſa mémoire.
Je connois les devoirs où m'engage la gloire.
Je ſçai que Zoraïde eſt fille de Varon,
Et qu'il faut ſoupirer & me taire à ce nom.
Je ne veux que la voir, qu'en eſſuyer les larmes,
Je puis ſans eſpérance en adorer les charmes.
Souffre que j'adouciſſe un ennui ſi profond:
Un caractére auguſte eſt gravé ſur ſon front.
Peins toi ce front aimable & cette modeſtie,

Ce respect pour la main sur elle appesantie.
Cher Pharès, quel mélange, & comment concevoir
Qu'un monstre, qui forma le projet le plus noir,
Qui marqua sa fureur d'un lâche parricide,
Qui bravant le lieu même où la foudre réside,
Jusqu'à son sanctuaire osa faire égorger
Des Prêtres dont le zéle avoit pû l'outrager;
Qui libre des remords dont notre ame est atteinte,
A banni de la sienne & l'espoir & la crainte;
Oui, comment concevoir qu'à ce monstre odieux
Nous devions un objet si ressemblant aux Dieux?

PHARE'S.

Vous me voyez frappé d'un effet si bisarre;
Mais, pour être étonnant, il n'en est pas plus rare:
Et l'on voit chaque jour, par un prodige heureux,
D'un pere criminel naître un fils vertueux.
Loin d'en vouloir chercher la cause impénétrable,
Ne songez qu'à détruire un penchant redoutable;
Et qu'à mettre l'objet de ce fatal pouvoir,
En état dès ce jour de ne vous plus revoir.

SOSTRATE.

Ah! quelle est ta rigueur, & que m'oses-tu dire?
Qui moi, que de ma Cour.... Mais que nous veut Palmire?

SCENE II.

SOSTRATE, PHARE'S, PALMIRE.

PALMIRE.

Zoraide, un instant, peut-elle sans effroi
Se prosterner, Seigneur, aux genoux de son Roi?

SOSTRATE.

L'aimable Zoraïde à mes pieds prosternée!
Qu'entens-je? Mes égards pour cette Infortunée,
Ne lui prouvent-ils pas que sans rien redouter
Ses innocens attraits peuvent se présenter,
Qu'à toute heure, en tous lieux, je suis prêt à l'entendre?
Vous pouvez l'en instruire, allez.

SCENE III.

SOSTRATE, PHARE'S, GARDES.

SOSTRATE.

Quel parti prendre ?
Je prévois ſon deſſein, me rendrois-je à ſes pleurs ?
Cher ami, quels combats ! excuſe mes douleurs.
Tu vas voir ſi ma crainte eſt injuſte ou fondée ;
Si l'objet, dont l'Amour m'offre par tout l'idée,
Doit inſpirer ce trouble à mon cœur abbatu !

PHARE'S.

Il en tems que ce cœur rappelle ſa vertu :
Zoraïde paroît.

SCENE IV.

SOSTRATE, ZORAIDE, PHARE'S, PALMIRE, GARDES.

ZORAIDE.

Une triſte captive,
Que l'opprobre a dû rendre incertaine & craintive,
Pourra donc de ſon Maître embraſſer les genoux ?

SOSTRATE.

Ah, Madame ! prenez des ſoins dignes de vous.
Pour cet abaiſſement la vertu n'eſt point née :
Et je benis cent fois l'heureuſe deſtinée
Qui remet à mon bras le ſoin de reparer
Les maux, où ma fureur avoit pû vous livrer.
Contemplez maintenant ce terrible Soſtrate ;
Voyez ſi dans ſes yeux la moindre haine éclate.
Levez ce front modeſte, il n'a point à rougir,
Et pour vous ſans remords ma bonté peut agir.
Quel deſſein vous conduit, vertueuſe Princeſſe ?

ZORAIDE.

Où suis-je ? Quel langage ? Est-ce à moi qu'il s'adresse ?
Moi, fille de Varon proscrit sur ces remparts,
Moi, dont j'ai vû l'arrêt tracé dans vos regards,
Je puis vous inspirer une pitié si tendre !
Dans mon étonnement je crains de me méprendre.
Quoi, Seigneur ! voulez-vous enchaîner, malgré moi,
Un courroux ? ... Non le sort m'impose une autre loi.
Je dois me souvenir qu'un funeste salaire,
Livre au premier vengeur la tête de mon pere ?
Qu'en ce moment peut-être entouré d'assassins,
Varon finit par vous ses malheureux destins.
Non que je vous reproche un soin qui vous honore.
Vous vengez des parens dont le sang fume encore.
Mais le même devoir qui paroît vous guider,
M'apprend qu'avec horreur je dois vous regarder,
Et que de vos bienfaits le seul qui doit me plaire,
Est l'exil où je veux renfermer ma misere.
Ne le refusez point à mes desirs pressans,
Ou permettez, Seigneur, que mes cris impuissans
Soient encore étouffés dans cette Tour funeste,
Qui devoit de mes jours ensevelir le reste.

SOSTRATE.

Quel choix vous me laissez ! Qu'il me paroît affreux !
Hé quoi ! vous exigez qu'un Prince généreux
Laisse errer sur la terre, ou gémir dans les larmes,
Un objet, dont les Dieux ont respecté les charmes ?
Non, je veux me regler sur ces Dieux bienfaisans ;
Je veux calmer mon trouble & mes remords pressans.
Je veux à ces regards, dont le pouvoir m'attire,
Devoir le nouvel être & le jour où j'aspire.
Près de vous, malgré moi, je me sens retenu.
Un Dieu, dont le pouvoir ne m'étoit pas connu,
Semble même prédire à ce cœur qu'il anime,
Que je vais m'appuyer d'un titre légitime.
Mais quoi ! Vos yeux encor se remplissent de pleurs ?
Cet aveu mettroit-il le comble à vos malheurs ?
Hé bien, fuyez, Madame, & loin de ce rivage,
Dérobez-vous aux soins d'un odieux hommage.

Je vais de ce départ ordonner les aprêts :
Souffrez que leur éclat égale mes regrets ;
Qu'il m'aide à réparer une injuste vengeance :
Jusques-là, jouissez d'une entiere puissance.
Libre dans ce Palais, daignez en écarter
Le premier, dont l'aspect pourra vous irriter.

à Pharés.

Vous, Pharés, que sa Garde ait soin de disparoître.
Si quelque audacieux condamnoit votre Maître,
Que la terreur apprenne à sa témérité,
Qu'on ne connoît ici de loix que l'équité.

SCENE V.

ZORAIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Que de grandeur, Madame, & que votre courage
Triomphe avec éclat d'un dangéreux hommage !
Souffrez que j'applaudisse au dessein généreux
Qui va vous arracher de ces bords malheureux.
Une vertu si rare eût mérité sans doute
Qu'on essuyât les pleurs que le devoir vous coûte.

ZORAIDE.

Ah ! que dis-tu, cruelle ? Epargne mes ennuis.
Cesse de me vanter, & vois mieux qui je suis.
Je ne veux pas du moins surprendre ta tendresse,
Et te paroître illustre avec tant de foiblesse.
Tu ne vois plus en moi cet objet vertueux,
Digne de ta pitié, ni d'un sort plus heureux.
Les Dieux ont rejetté ta chere Zoraide.
Son cœur, triste jouet d'une flâme perfide,
N'offre plus qu'un autel, où ce coupable amour
Ose verser le sang qui me donna le jour.
Tu frémis, je le vois, je frémis plus encore ;
Et si dans les replis de ce sein qui s'abhorre,
Je laisse à tes regards entrevoir mon erreur,
C'est pour en mieux connoître & mieux sentir l'horreur ;

C'eſt pour mieux engager ton zéle & ta prudence
A m'arracher des bords où ce feu prit naiſſance,
Où ma gloire courroit d'autant plus de danger,
Que mon propre vainqueur daigne m'y protéger;
Qu'ainſi que dans ſon ame une voix criminelle
Applaudit dans la mienne à cette ardeur rebelle,
Et me dit que ce Roi, qui doit m'être odieux,
Ce Soſtrate eſt l'Epoux que m'ont choiſi les Dieux.

PALMIRE.

Quoi, Soſtrate? ah qu'entens-je!

ZORAIDE.

Oui, ce vainqueur funeſte,
Ce fléau de mon ſang, qu'il faut que je déteſte,
Je l'adore, te dis-je, & loin que ma raiſon
Me ſerve à repouſſer ce dangereux poiſon,
Ce charme, dont mon cœur, trop foible & trop ſenſible,
Fut ſurpris à l'aſpect d'un ennemi terrible,
Je ſens même....

PALMIRE.

Arrêtez, & daignez renfermer
Le ſecret d'un amour qu'on ne peut que blâmer.
On vient.

SCENE VI.

ZORAIDE, PALMIRE, EURIBAN.

EURIBAN.

Puis-je ſans crainte, illuſtre Zoraïde,
Ouvrir ſur votre ſort une bouche timide?
Nul mortel ne peut-il m'obſerver en ces lieux?

ZORAIDE.

Mes ſecrets n'ont ici de témoins que les Dieux.
Je ne ſuis plus réduite à dévorer mes larmes;
Le Roi, qu'ont pénétré mes mortelles allarmes,
Me laiſſe dans ſa Cour auſſi libre que lui.
Parlez, cher Euriban, diſſipez mon ennui.

Les Dieux, dont j'éprouvois la vengeance sévére,
Se sont-ils expliqués sur le sort de mon pere?
Est-il encor vivant, & sçait-on en quels lieux....?

EURIBAN.

Vos vœux sont exaucés; rendez graces aux Dieux;
Ils l'ont soustrait aux coups d'une main meurtriére.

ZORAIDE.

Ce Prince infortuné voit encor la lumiére?
Hé, quels sont les climats où je dois le chercher?

EURIBAN.

Madame .... parmi nous il vient de se cacher.

ZORAIDE.

Dans Syracuse? O Ciel!

EURIBAN.

Renfermez cette crainte:
J'ai prévû la frayeur dont votre ame est atteinte.
Le danger de ce Prince, entouré d'ennemis,
Allarme avec raison ce cœur tendre & soumis;
Mais, Madame, songez que de votre prudence
Dépendent les complots que trâme sa vengeance.
Déja, s'il n'avoit craint un transport indiscret,
Il se fût jusqu'à vous introduit en secret.
Sans témoins, maintenant vous goûteriez vous-même
La douceur d'embrasser un pere qui vous aime.
Il brûle de paroître à vos regards surpris.
Je viens à ce moment préparer vos esprits.
Non moins que votre allarme, il a craint votre joye.
Gardez qu'un ennemi la soupçonne ou la voye.
Sous les pas de Varon un abîme est ouvert;
Donnez le tems, Madame, au parti qui le sert,
D'assurer des projets dont l'écueil est terrible.
Je vais joindre ce Prince à vos maux si sensible;
Sous les traits d'un Esclave il viendra vous trouver.
Que, comme vous, Palmire ait soin de s'éprouver;
Qu'elle songe qu'un cri, qu'un geste involontaire
Peut dans son propre piége entraîner votre pere.

SCENE VII.

ZORAIDE, PALMIRE.

ZORAIDE.

Viens, suis-moi ; je succombe à ce nouveau revers ;
Je frémis, je voudrois être encor dans les fers.
Pour Varon, pour Sostrate également troublée,
Je vois d'un coup certain ma tendresse accablée.

PALMIRE.

Quoi ! du sort d'un amant votre esprit occupé,
Ose encor ....

ZORAIDE.

Hé, peut-on n'en pas être frappé ?
N'as-tu pas vû toi-même avec quelle clémence
Sostrate use envers nous des droits de la vengeance ?
Je ne m'aveugle point : mon pere est son Sujet ;
Et loin d'en approuver le barbare projet....
Mais que dis-je ? Est-ce à moi de condamner un pere ?
Malheureuse ! Où portai-je un regard téméraire ?
Ah ! par respect du moins je devrois le baisser.
Le danger d'un amant a droit d'intéresser ;
Mais l'auteur de nos jours, fût-ce un pere coupable,
N'est pas moins revêtu d'un titre respectable ;
Et dans quelque projet qu'il se laisse entraîner,
Il n'appartient qu'aux Dieux de les examiner.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VARON, EURIBAN.

VARON.

En croirai-je mes yeux? Suis-je dans cet azile,
Dans ce même Palais, en revers ſi fertile,
Où ſurpris ſans ſecours dans les bras du ſommeil,
J'eus peine à fuir la mort offerte à mon réveil ?
Souffre que mes regards en parcourent l'enceinte ;
Souffre qu'un lieu funeſte, où ma honte eſt empreinte,
Ranime un déſeſpoír qui ne s'eſt occupé
Que du ſort du barbare, à mes coups échapé.
Quoi! d'un ſang odieux la ſource coule encore !
Ah! déja dans mon cœur ma haine le dévore.
Parle. Que dit ma Fille ? Eſt-ce ici que tes ſoins,
Que ton zéle à mes yeux doit l'offrir ſans témoins ?

EURIBAN.

Oui, Seigneur, vous voyez la paiſible retraite
Où ſon cœur s'abandonne à ſa crainte inquiéte.
Soſtrate a défendu qu'on y vienne épier
Les ſoupirs que ſon trouble oſe m'y confier.
J'ai ſçu, par des détours que l'on connoît à peine,
Vous guider juſqu'aux murs de l'enceinte prochaine :
Ne craignez rien. D'ailleurs, ſous ce déguiſement,
Vos traits ſont ſi voilés qu'on s'y trompe aiſément.
Votre Fille elle-même auroit pû s'y méprendre,
Si votre amour trop prompt eût voulu la ſurprendre.
Vous allez la revoir plus belle que jamais.
Les pleurs, dont ſa triſteſſe a baigné ce Palais,
Loin d'éteindre des yeux où régnoient tant de charmes,
N'ont fait que leur prêter de plus puiſſantes armes.

On dit même qu'épris de leur attrait vainqueur,
Sostrate osoit former des projets sur son cœur.
Jugez, si les complots d'un amour si coupable,
Ont dû mettre le comble à l'ennui qui l'accable ?
Compagnon de ses fers, j'en ai vû les regrets,
Son tiran s'est armé du dernier de ses traits.
Pour moi, quelque revers dont le sort vous menace,
Je suis prêt à confondre, à punir son audace.
Disposez de mon bras, rien ne peut m'effrayer.

VARON.

Viens, embrasse ton Roi. Qu'il est doux d'essuyer
Les larmes d'un ami, si tendre & si sincere !
Ma juste confiance en sera le salaire.
Oui, je veux dans ton cœur déposer un secret,
Que le mien dès long-tems te taisoit à regret.
Mais j'aperçois ma Fille, & malgré sa prudence,
Je ne puis l'honorer de cette confidence.
Laisse-nous. Je ne veux que tes yeux pour témoins ;
Près de ce lieu funeste, ami, je te rejoins :
Va m'attendre, & permets que ma haine fidelle
Concerte ma vengeance ou ma perte avec elle.

SCENE II.

VARON, ZORAIDE, PALMIRE.

ZORAIDE.

LE voici. Quel instant ! Qu'il a pour moi d'appas ! *en avançant.*
Est-ce une illusion ? Mon pere dans mes bras !

VARON.

O ma Fille !

ZORAIDE.

Hé quel Dieu vous rend à ma tendresse,
Mon Pere ? Ah ! que ce jour répandroit d'allégresse,
Si parmi tant d'écueils, vos jours infortunés
N'offroient point votre perte à mes sens étonnés !
Quel soin peut vous conduire en ce lieu redoutable ?

VARON.

Quoi, ma Fille ! Un cruel, dans sa rage implacable,

Ose y faire gémir, sous un joug odieux,
Le seul de mes enfans que m'ont laissé les Dieux ;
Et tu crois que muet aux cris de la nature,
Je me déguiserai ta honte & mon injure ?
Tu crois que, sans frémir, apprenant tes douleurs,
Ma tendresse pourra se borner à des pleurs ?
Ah, combien éloigné des maximes du trône,
Ai-je vû d'un autre œil l'horreur qui t'environne.!
Souffre que dans tes bras mon amour paternel
S'efforce d'adoucir un ennui si cruel.
Ma Fille ! . . . N'est-ce point un songe qui m'abuse ?
Es-tu bien ce trésor, que ma rage confuse
Fut contrainte, en fuyant, de livrer au vainqueur ?
Quelle perte pour moi ! Quelle affligea mon cœur !
Que de fois, vers ces lieux ma tendresse inquiéte
Fit revoler ce cœur du fond de ma retraite !
Il me sembloit toujours, contre des inhumains,
Te voir tendre vers moi tes innocentes mains.
Juge si de tes fers l'empreinte remarquable
Rend ton Pere sensible, & Sostrate coupable ?
Quoi ! d'une indigne chaîne il osa te charger,
Ma Fille ? Ah ! j'en frissonne, & je veux t'en venger.
Tu pâlis ? Juste Ciel ! aurois-tu la foiblesse
De trembler à l'aspect du péril qui le presse ?
Ah ! si pour soutenir ta gloire ou ta douleur,
Il ne te suffit point de ton propre malheur,
Joins-y le désespoir d'un Pere déplorable,
Obligé de traîner un sort si misérable ;
Pourrois-tu, sans frémir, concevoir le destin
D'un Pere, à chaque pas pressé d'un assassin ?
Non, je te rends justice, & te crois plus sensible.
Non, tu ne voudras point que cette main terrible
Frape seule des coups que tu dois m'envier.
Sans doute à mes transports tu vas t'associer.
Ta main leur est utile, il faut qu'elle s'aprête ;
Il faut qu'en ce lieu-même, où tu crains pour ma tête,
Tes soins adroitement attirent l'ennemi
Qui brave mon courroux, ou le croit endormi.
Je sçais que le barbare ose avec insolence

Offrir à tes appas un culte qui t'offense.
Venge-toi. Ma fureur n'exige de ton bras,
Que de tendre le piége, & d'y guider ses pas
Je fraperai. Choisis le lieu du sacrifice ;
Dis-moi l'heure qu'il faut que ma haine saisisse ;
Je préviendrai tes vœux ; tu n'as qu'à la régler.

ZORAIDE.

Mon Pere !...

VARON.

Hé quoi ! ton cœur semble encor se troubler ?
Quel soupçon fais-tu naître, ô Fille infortunée !

ZORAIDE.

Ah ! que n'ai-je au berceau fini ma destinée ?
Je n'aurois pas, du moins, par de coupables vœux....

VARON.

Que dis-tu ?

ZORAIDE.

Vous voyez mon désespoir affreux ;
Je me meurs ; je ne puis en dire davantage.

VARON.

Ah ! tu m'en dis assez, & je vois mon outrage.
Cruelle, ainsi ton cœur trahissant son devoir,
D'un ascendant honteux subiroit le pouvoir ?
Quoi ! dans le même instant qu'un Prince sanguinaire
Ne respire à tes yeux que la mort de ton Pere,
Je t'en vois idolâtre, & loin de l'accabler,
Ce n'est que pour ses jours que je te vois trembler ?
Ah ! cache-moi l'ardeur d'une flamme si noire.
Tu peux trahir les droits reclamés par la gloire :
Mais les miens sont sacrés ; tu ne peux m'en priver,
Et c'est moi que ta main doit défendre & sauver.
Le dessein en est pris, rien ne peut m'en distraire.
Choisis. Il te faut perdre ou l'Amant ou le Pere ;
Je ne veux point tenter un succès incertain ;
Moi-même du cruel je veux percer le sein.
Vois le moins cher des deux que ton cœur veut proscrire.
Si dans ce lieu funeste on sçait que je conspire,
Je suis perdu. Prononce entre un amant & moi.
Peut-être que les pleurs que j'ai versés pour toi,

Les soins que ma tendresse a pris de ton enfance
Devroient m'être garans de ta reconnoissance.
Pour prix de tant d'amour, ose à ses assassins,
Ose livrer un Pere, échappé de leurs mains.
Le Ciel, jusqu'à ce jour, a pris soin de ma vie;
Veux-tu que par tes coups elle me soit ravie?

ZORAIDE.

Mon Pere!...

VARON.

Je te laisse; & cours à mes amis
Annoncer le signal que je leur ai promis.
Le trépas de Sostrate est ce signal terrible;
Ma prudence ne veut, vers ce Palais horrible,
En attirer qu'alors les flots tumultueux.
Adieu, fais avertir cet Amant malheureux,
Et prens soin qu'à tes pieds la fureur qui m'anime,
N'ait plus à mon retour, qu'à fraper la Victime.

SCENE III.

ZORAIDE, PALMIRE.

ZORAIDE

QU'entens-je? quelle loi prescrit-il à mes feux?
Qui moi, que trahissant un maître généreux,
Je tende à son amour un piége si funeste!
Pourriez-vous l'approuver, Dieux vengeurs que j'atteste?
Non, vous m'en puniriez: il n'est point de devoir
Qui rende respectable un injuste pouvoir.
Quand mon pere mérite une affreuse vengeance,
Je dois baisser les yeux & garder le silence.
Mais, lorsque sa rigueur, loin de m'en séparer,
Veut me forcer moi-même à la mieux assurer,
Je dois désobéïr & bráver sa colére.

à Palmire.

O toi qu'a dû confondre un ordre si sévére,
Parle; à qui faudra-t'il que je garde ma foi?
Dans l'un je vois mon pere, & dans l'autre, mon Roi.

L'un veut me rendre injuste & complice d'un crime ;
L'autre m'arrache aux traits d'un courroux légitime :
Et peut-être, au moment que l'on juroit sa mort,
N'étoit-il occupé que du soin de mon sort.
Peut-ètre, avec tendresse & plein de confiance,
Vient-il m'en donner même une prompte assurance ?
Je ne me trompe point, je le vois s'approcher.
Que ma frayeur redouble, ô Ciel ! où me cacher !

SCENE IV.

SOSTRATE, ZORAIDE, PHARE'S, PALMIRE GARDES.

SOSTRATE.

OU vous cacher, Madame ? Hé quoi votre colére
Produit encor sur vous son effet ordinaire ?
Vous ne sçauriez encor soutenir les regards
D'un Vainqueur, dont les loix ont pour vous tant d'égards ?
Dequoi vous plaignez-vous ? Viens-je, au gré de ma flamme,
Vous retracer le trouble où vous plongez mon ame ?
Qu'un soin bien différent me conduit en ces lieux !
Je viens y recevoir vos funestes adieux.
Peut-ètre un cœur moins noble eût saisi l'avantage
Que donne à ma tendresse un discours qui m'outrage.
De coupables Sujets, lents à me seconder,
Prétendent qu'en ces lieux je devois vous garder ;
Que les Mânes sanglans dont j'occupe le Trône,
Murmureront des soins que mon zéle vous donne,
Mais j'imite les Dieux, dont les hardis mortels
Osent souvent blâmer les décrets éternels.
Il suffit à ces Dieux d'en sentir la sagesse,
Sans descendre à confondre un orgueil qui la blesse.
Venez, je veux moi-même, aux yeux de mes Sujets,
Vous rendre à des soupirs que suivront mes regrets.

ZORAIDE.

Où me vois-je reduite, & que puis-je répondre !
Seigneur, tant d'apareil ne sert qu'à me confondre.

L'éclat ne doit point ſuivre un ſort tel que le mien.
L'obſcurité ſied mieux à qui ne prétend rien.
Que déja loin de vous une fuite plus prompte,
N'a-t-elle enſeveli ma douleur & ma honte!
Laiſſez-moi dérober mon affreux déſeſpoir;
Laiſſez-moi fuir ce jour que je n'oſe plus voir.

SOSTRATE.

J'entends. Vous ne voulez qu'éviter ma préſence:
Et tout, juſqu'à mon zéle, eſt une violence.
Je ne vous ſuivrai point. Il faut vous obéïr:
Ce bonheur eſt un droit dont Pharès va jouir.
Souffrez qu'il vous conduiſe: un Peuple téméraire,
Confond dans ſon yvreſſe & la Fille & le Pere:
Pharès le contiendra. Son zéle m'en répond.
Hatez-vous de calmer ce déſeſpoir profond.
Partez. Suivez, Madame, un guide ſi fidelle.

ZORAIDE.

Quel état! je ſuccombe à ma douleur mortelle.
Je ne me connois plus dans le trouble où je ſuis.

SOSTRATE.

Quoi! Madame....

ZORAIDE.

Ah! Seigneur, vous voyez mes ennuis.
Rien n'approche des maux où mon ame eſt livrée.
Souffrez que dans l'horreur, dont elle eſt pénétrée,
Je différe ma fuite, & cache à l'Univers
Des pleurs, que vos bienfaits ont rendu plus amers.

SCENE V.

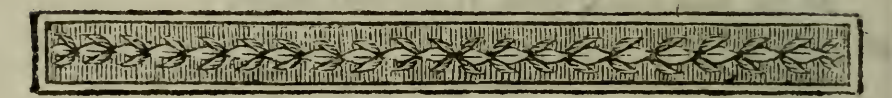
SOSTRATE, PHARE'S, GARDES.

SOSTRATE.

CHer Pharès, d'où peut naître une douleur ſi vive?
Quoi! lorſqu'à ſon repos ma tendreſſe attentive
Se fait, pour s'en priver, un effort généreux,
Son déſeſpoir éclate & devient plus affreux?
Qu'en penſes-tu? Quel eſt ce trouble qui l'agite?

Elle n'osoit parler, & son ame interdite....
Ah! si c'étoit l'amour qui comblât ses malheurs!
Viens. Je veux pénétrer le secret de ses pleurs.
Je ne sçai, cher Ami: plus j'observe ses charmes,
Plus mon cœur s'attendrit & prend part à ses larmes.
Viens. Le Ciel de ses droits ne m'a point revêtu,
Pour laisser soupirer & souffrir la vertu.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, PALMIRE.

ZORAIDE.

QUoi! tu veux que ma main, sur le bord de l'abîme,
Précipite les pas d'un Roi si magnanime?
Tu veux que je l'écoute, & le souffre en des lieux,
Où prétend l'immoler un Pere furieux?
Ah! peut-être qu'au gré de sa haine implacable,
Le Cruel va paroître en ce lieu redoutable.
Prens soin d'en écarter un malheureux Amant.
Va l'attendre, préviens son noble empressement.
Ce Monarque me cherche, il pourroit me surprendre:
Cours, dis-lui que les pleurs, que j'ai lieu de répandre,
Ne me permettent pas de m'offrir devant lui;
Que je veux sans témoins dévorer mon ennui.

SCENE II.

ZORAIDE *ſeule.*

DIeux! daignez raſſurer la triſte Zoraïde.
N'eſt-ce pas votre voix, votre main qui la guide ?
Quel trouble agite encor ſon eſprit abbatu ?
La paix eſt-elle ailleurs qu'au ſein de la vertu ?
De cet effroi cruel que faut-il que j'augure ?
Eſt-ce un cri de l'Amour ou bien de la nature ?
Qu'ai-je fait pour trembler, pour éprouver l'horreur ?..

SCENE III.

VARON, ZORAIDE.

VARON.

ZOraïde, eſt-ce ainſi que tu ſers ma fureur ?
Je croyois que fidelle au tranſport qui m'anime ;
Ta voix eût dans le piége attiré ma victime.
Ton devoir ſuffiſoit pour t'y déterminer.

ZORAIDE.

Mon Pere, à quel emploi m'oſez-vous deſtiner ?
Dans un tendre reſpect élevé dès l'enfance,
Mon cœur voudroit garder un modeſte ſilence :
Mais, daignez voir, vous-méme, à quelle extrémité
Vous réduiſez ce cœur, en ſecret révolté.
Vous voulez que ma main, à vos ordres ſoumiſe,
Serve un courroux aveugle, & que rien n'autoriſe.
Sujette de ce Roi, dont il veut ſe venger,
De quel droit dans ſon ſang irai-je me plonger ?
Puis-je ignorer qu'un front, orné du diadéme,
Doit paroître, aux mortels, la Divinité même ?
Que, ſans un ſacrilége, on ne peut effacer
L'empreinte qu'elle même elle eut ſoin d'y tracer ?
Ne vous figurez pas qu'une coupable adreſſe
D'un intérêt ſacré couvre ici ma tendreſſe.

Un cœur, tel que le mien, est né pour triompher
D'un penchant que l'honneur doit lui faire étouffer.
Le soin de ce repos, où le votre renonce,
L'amour de la justice en dicte la réponse.
Souffrez que ma douleur, pour la premiere fois,
Ose élever vers vous une timide voix.
Dans vos sanglans projets quelle ardeur vous dévore ?
Sorti du plus beau sang que Syracuse adore,
Près du Trône placé par un Roi généreux,
Etoit-il sur la terre un mortel plus heureux ?
Quel Démon vint troubler une paix si profonde ?
Pourquoi livrer la guerre au plus grand Roi du monde ?
Pensiez-vous que ce Trône où vous êtes monté,
Offrît plus de bonheur ou de solidité ?
Hélas ? est-il un Roi, si nous devons l'en croire,
Que le trouble n'assiége au milieu de sa gloire ?
En est-il quelque rang qu'il ait droit d'occuper,
Qu'un revers n'humilie & n'ait sçû détromper ?
Ah ! si même un Roi juste éprouve l'amertume,
Que faudra-t'il alors que l'Univers présume
D'un Mortel qui l'oprime, & qui, né pour servir,
Loin de venger le Trône osera le ravir ?
Mon Pere, au nom des dieux, au nom d'une tendresse,
Qu'autant que mon repos votre sort intéresse,
Daignez suivre mes pas. Abandonnez des lieux,
Où vous avez à craindre & la terre & les cieux.
Venez dans un azile à vos jours moins funeste,
Vous assurer du moins le seul bien qui vous reste.
Venez-y comtempler votre sort de plus près,
Venez-y comparer aux douceurs de la paix,
L'éclat de ces grandeurs que foule la sagesse :
Et vous verrez alors si leur trompeuse yvresse,
Si le sort de ces Rois, avec faste honorés,
Vaut le sort des Mortels, de leur Maître ignorés.

VARON.

Va, tu n'es point mon sang; va, je te désavoue :
Va gémir d'un projet où tu veux que j'échoue.
Rien ne peut le changer. Le Trône est le seul bien
Capable de remplir un cœur tel que le mien.

Formé pour ce haut rang, je veux que mon audace,
Je veux que mon orgueil ou s'y brise ou m'y place.
Le secours de ton zéle auroit pû dans ces murs,
Me fournir des moyens & plus prompts & plus sûrs;
Mais puisque de mes vœux ton amour se sépare,
Je vais, à force ouverte, attaquer un Barbare.
Oui, je vais contre lui, guidé par ma fureur,
Soulever des Sujets, prêts à semer l'horreur.
Je crois entendre ici les noms que tu me donnes;
Il me semble...

SCENE IV.

VARON, ZORAIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

Ah! Madame,

ZORAIDE.

Hé bien, quoi! tu frissones?

PALMIRE.

Ma prudence auroit soin de cacher mon effroi,
Si j'avois pû calmer & retenir le Roi.
Mais, Madame, il me suit, & son impatience
M'a permis seulement d'annoncer sa présence.

VARON.

Qu'il paroisse. Je vais observer en ces lieux,
L'instant où doit périr ce Vainqueur odieux.
Prends soin de renfermer le trouble qui t'agite.
Le hazard me le livre; il faut que j'en profite.
Je l'entends.... Songe au moins, qu'il y va de mes jours.

SCENE V.

ZORAIDE, PALMIRE.

ZORAIDE.

AH ! que n'ai-je des miens précipité le cours !
Je frémis : quel moment ! quel horrible ſuplice !
Quoi ! de ce coup affreux je ſerai la complice !
Il faudra que muette, & que d'un front ſerein,
Je contemple Soſtrate un poignard ſur le ſein !
Je le vois. Ciel ; ô Ciel !

SCENE VI.

SOSTRATE, ZORAIDE, PALMIRE.

SOSTRATE.

NE pourrai-je, Madame,
Percer le nouveau trouble où ſe plonge votre ame ?
Votre Roi ſe flattoit, en comblant vos déſirs,
De ſuſpendre du moins le cours de vos ſoupirs.
Quel ſecret déſeſpoir vous les arrache encore ?
N'oſez-vous m'avouer l'ennui qui vous dévore ?
Songez-vous que des maux, dont je vous vois gémir,
J'ai moi-même ? . . Mais, quoi ? Vous paroiſſez frémir ?
Quelle horrible pâleur vous couvre le viſage ?

SCENE VII.

SOSTRATE, ZORAIDE, PALMIRE.

VARON, *dans l'enfoncement du Théâtre.*

PRofitons d'un inſtant ſi propice ? ma rage.

SOSTRATE *à Zoraïde.*

Vous ne répondez point ? Ah ! que vous m'effrayez,
Tournez vers moi ces yeux obſcurcis & noyez.

Mes

Mes regards ne sont point d'un vengeur infléxible;
Ils n'anoncent qu'un Roi généreux & sensible.

ZORAIDE, *appercevant son Pere qui léve le poignard.*

O mon Pere! Arrêtez.

SOSTRATE.

Votre Pere? Ah grands Dieux!

VARON.

Oui, c'est lui que tu vois: c'est cet Ambitieux;
C'est Varon, en un mot, qu'on livre à ta colere.

SOSTRATE.

Ici entrent les Gardes.

Hola, Gardes....

ZORAIDE.

O Ciel!...Que prétendez-vous faire?

VARON *à sa Fille.*

Perfide, il te sied bien de marquer cet effroi,
Quand Varon n'est trahi, n'est livré que par toi.
Retiens, retiens des pleurs, dont la feinte m'outrage.
Ou plutôt, Malheureuse, acheve ton ouvrage;
Acheve, ose plonger dans ce sein paternel
Le poignard que mon bras levoit sur un cruel.
Ose verser ce sang contre qui tu conspires;
Ce sang à qui tu dois le jour que tu respires.

ZORAIDE.

Je me meurs.

SOSTRATE *à Palmire.*

Profitez du trouble de ses sens;
Rentrez.

SCENE VIII.

SOSTRATE, VARON, GARDES.

SOSTRATE.

Et toi, Tyran, dont les vœux impuissans,
Dont l'aveugle fureur arme un bras téméraire;
Sors, & va dans les fers attendre ton salaire.

aux Gardes.

Que par vous, à l'inſtant, ce Monſtre en ſoit chargé;
Soldats.

VARON.

N'eſpere point être le ſeul vengé.
Cruel! je veux ici que ſous une autre chaîne
Tu frémiſſes toi-même, & redoutes ma haine.
Pere de cet objet qui paroît te troubler,
Du fond de ma priſon je te puis accabler.
J'augure encor aſſez du cœur de Zoraïde,
Pour croire qu'elle oppoſe au tranſport qui te guide,
Un devoir, qu'à regret elle vient de trahir.
Tremble. De tes combats ma fureur va jouir.
Je prévois ton déſordre: & loin que je te craigne,
Je veux qu'il ſoit la honte, ou l'écueil de ton regne.

SCENE IX.

SOSTRATE *ſeul.*

AH! connois mieux ce cœur que tu veux dégrader.
L'Amour, moins que la gloire, a droit de le guider.
J'aime, j'aime ſans doute, & ce penchant funeſte
Va s'armer du pouvoir que ta fureur atteſte.
Mais je ſçaurai le vaincre; & malgré ſon effort....

SCENE X.

SOSTRATE, PHARE'S.

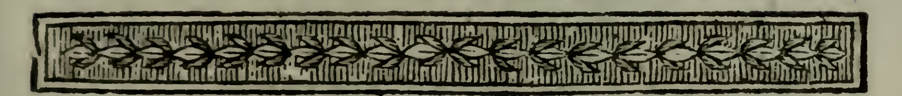
PHARE'S.

SEigneur, je viens à vous plein d'un juſte tranſport.
Eſt-il vrai que Varon ſoit en votre puiſſance?
Palmire, dont le trouble a trahi le ſilence,
Et qu'on vient d'entourer au ſortir de ces lieux,
N'a pû taire un ſecret qu'on liſoit dans ſes yeux.

SOSTRATE.

N'en doute point Les Dieux m'ont livré le perfide,
Je puis verser ce sang dont ma haine est avide.
Mais, je veux, cher Pharès, avant de m'y plonger,
Connoître les ingrats qui l'osoient protéger.
Essayons, par la crainte & l'aspect des supplices,
De faire à ce Barbare avoüer ses complices.
Qu'on ait soin d'arrêter le coupable Furiban;
Cours, Pharès, cet esclave est l'ami du Tyran;
Appui de ses projets, il a dû les connoître.
Qu'on commence par lui : que du cœur de ce traître
On parcoure avec soin les replis odieux,
Et qu'il aille aux Enfers attendre un Furieux.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, PHARE'S.

PHARE'S.

JE n'ai pû satisfaire une juste vengeance,
Le Traître a de mes soins trompé la vigilance.
L'un prétend que déja, sous un Ciel étranger,
La fuite l'a soustrait à ce nouveau danger.
L'autre, dans la frayeur qu'éprouve sa tendresse,
Croit qu'Euriban se cache, & séme avec adresse
Un bruit, qui redoublant notre sécurité
Assure un champ plus libre à sa témérité.
J'ai pris soin d'attacher sur les pas des rebelles,
Les yeux que ma prudence a cru les plus fidelles.

Déja même, suivi d'un peuple de mutins,
Le perfide Euriclés est tombé dans vos mains.
S'il m'est pourtant permis d'expliquer ma pensée;
N'attendez pas, Seigneur, qu'une foule insensée
Elevant jusqu'à vous ses coupables projets,
Vous réduise à verser le sang de vos sujets.
Dans le sein de Varon étouffez cette yvresse;
Sa mort est nécessaire, & le peuple la presse.
Je sens qu'il est affreux de dicter un Arrêt,
Où l'amour malgré nous mêle un tendre intérêt.
Mais, Seigneur, il le faut. Songez que votre gloire
Vous doit d'un meurtre horrible occuper la mémoire;
Que ce Trône, où le Ciel paroît vous protéger,
Est encor teint d'un sang que vous devez venger.

SOSTRATE.

Je n'en perdrai jamais le souvenir funeste:
Je le jure à ce sang, dont ton Maître est le reste.
Hé, comment voudrois-tu qu'à mes tristes regards
Echappât un revers écrit de toutes parts?
Là, je vois le tombeau de ce Roi respectable,
Massacré sans pitié par un monstre exécrable.
Ici, j'entens gémir ces jeunes malheureux,
Confondus dans l'arrêt d'un pere vertueux.
Non, ne présumez pas que mon cœur vous trahisse....
Vous surtout que j'atteste, ombre de Cléonice;
Vous, de qui les apas, dignes d'un sort plus beau,
Furent même à mes vœux promis dès le berceau.
Vous me verrez fidéle à ce sang qui m'anime,
Nul respect ne sçauroit m'arracher ma victime;
Mais prêt à la frapper, pardonnez aux soupirs
Qu'un objet respectable oppose à vos desirs.
Se peut-il, cher Pharès, que du sort d'un barbare
Dépende le destin d'une vertu si rare?
Se peut-il qu'en lançant les traits de mon courroux,
Je me trouve forcé de confondre mes coups?
Quel spectacle j'apprête aux yeux de Zoraïde!
Mais ma gloire l'ordonne, elle seule me guide.
Hâte-toi, cher Pharès: que Varon en ces lieux
Satisfasse lui-même un desir curieux.

Je veux le voir. Je sens, quelque horreur qu'il m'inspire,
Que sa présence importe au repos où j'aspire.
Cours, te dis-je, qu'il vienne.

SCENE II.

SOSTRATE *seul.*

Oui, je veux lui parler.
Une voix, que mon cœur ne sçauroit démêler,
Semble, par des avis dont mon sort va dépendre,
M'annoncer des secrets que je brûle d'aprendre.
Qu'aurois-je encore à craindre ? Et d'où naît le soupçon....?
Mais qu'est-ce que je vois ? La fille de Varon!
Que deviendrai-je, ô Ciel ! évitons sa présence,
Mon courage s'étonne, & succombe d'avance.

SCENE III.

SOSTRATE, ZORAIDE.

ZORAIDE.

Ah, Seigneur, arrêtez.

SOSTRATE.

Quoi, Madame, c'est vous ?

ZORAIDE.

C'est moi-même, c'est moi qui tombe à vos genoux :
C'est moi qui viens ici de vous livrer mon Pere.
Sentez-vous à ces mots l'horreur de ma misere ?
Concevez-vous la honte & les remords affreux
Dont ce crime est suivi dans un cœur vertueux ?
Ah ! combien ce forfait me rendroit exécrable,
Si l'on voyoit périr un Pere déplorable !
Seroit-ce vous, Seigneur, qui, muet à mes cris,
Aideriez à me rendre un objet de mépris,
Vous, dont le cœur tantôt rempli de mes allarmes,
Prenoit si vivement le parti de mes larmes ?
Vous que l'on voyoit, même aux yeux de vos Sujets,

Honorer mon départ des plus tendres regrets ?
Ah ! ne vous armez point d'un visage sévére.
Soyez toujours sensible, & rendez-moi mon Pere.
Rendez-moi le seul bien qui reste à ma douleur ;
Ce jour vient de lier ma gloire à son malheur.
Moins pour lui que pour moi ma frayeur vous implore.
Faut-il à vos genoux me prosterner encore ?

SOSTRATE.

Que faites-vous, Madame ? Ah, quel combat cruel
Venez-vous joindre encore à mon trouble mortel !
Pour abuser ainsi des droits que je vous donne,
Ignorez-vous les soins que je dois à mon Trône ?
Songez-vous que le Roi, qui lui sert de dégré,
Y périt par l'ingrat que vous m'avez livré ?
Je voudrois adoucir la perte que vous faites ;
Je frémis plus que vous de l'état où vous êtes ;
Ma constance y succombe. Et croyez que mon cœur
Va payer . . . .

ZORAIDE.

Non, ingrat, & j'en vois la rigueur ;
N'en vantez point le trouble & la fausse clémence :
Sous une pitié feinte il cache sa vengeance.
Où suis-je ? A quel opprobre osez-vous me lier ?
Quoi ! lorsque pour vos jours trop prompte à m'effrayer,
A peine au coup fatal je viens de vous soustraire,
Vous pourriez vous résoudre à condamner mon Pere ?
Juste Ciel ! Songez-vous qu'en ces momens affreux
Vous n'avez d'autres droits sur ses jours malheureux
Que ceux que vous tenez de ma crainte infidelle ?
Que ces droits maintenant sont réclamés par elle,
Et que votre fureur ne s'en peut prévaloir,
Sans s'armer du bienfait qui lui rend son pouvoir ?
Ah ! si vous abusiez de ce pouvoir funeste,
Si vos coups m'arrachoient le seul bien qui me reste,
Sçavez-vous quels transports guideroient ma douleur ?
Sçavez-vous que mon bras, pour parer ce malheur,
Peut sur vous . . . .

SOSTRATE.

J'y consens, & vous pouvez reprendre

Ces jours que vos frayeurs ont pris ſoin de défendre;
Ils ſont à vous. Oſez en abréger le cours;
Oſez déſavouer un généreux ſecours ;
Car enfin , quelqu'affreux que votre ſort puiſſe être ,
Du deſtin de Varon je ne ſuis point le maître ;
J'ai l'univers à craindre, un peuple à ménager,
Mon devoir à remplir , des loix à protéger.
Lié par tant de nœuds, je ne ſçaurois abſoudre
L'ingrat , dont les fureurs m'ont armé de la foudre :
Elle eſt prête à partir , je ne puis vous tromper.
Vengez-vous d'un cruel , vous n'avez qu'à frapper.
Voilà mon cœur , ce cœur dont l'audace affermie
Préférera toujours la mort à l'infâmie :
Vous êtes équitable , & j'oſe m'aſſurer
Que même, en le perçant, vous allez l'admirer.

ZORAIDE.

L'admirer ! moi, barbare? Oſez-vous bien encore
Inſulter aux ennuis dont l'horreur me dévore ?
Ah ! loin que j'aplaudiſſe à ce cœur inhumain,
Que n'eſt-il mille fois déchiré de ma main ?
Par quel charme fatal me trouvai-je enchaînée !
Malheureuſe !... tandis qu'une foule effrenée
Demande à haute voix qu'on termine les jours
D'un Pere, qui peut-être implore mon ſecours,
Je ne puis ſur Soſtrate en venger la ruine ;
Et deux fois dans un jour ma crainte l'aſſaſſine !
Ah! par pitié du moins , ouvrez-moi ſa priſon,
Laiſſez-moi dans ſes bras rapeller ma raiſon:
Mais que vois-je ? on l'améne ! Ah, quel moment terrible !

SCENE IV.

SOSTRATE, VARON, ZORAIDE , PHODAS, GARDES.

ZORAIDE.

MOn Pere, qu'ai-je fait ? dans quel abîme horrible
L'excès de mon allarme a-t'il pû vous plonger ?
Ah ! combien mes remords ont ſoin de vous venger !
Ne me reprochez plus ce trouble involontaire,

Et revenez à moi ſous un front moins ſévére.
Mais non, j'en ſuis indigne; & votre inimitié
Doit même à mes malheurs refuſer la pitié.

VARON.

Va, connois mieux ce cœur qu'offenſent tes allarmes,
Et qui n'a que tes maux pour objet de ſes larmes.
Si ton crime d'abord a pû me révolter,
Pardonne un mouvement que j'ai bien ſçu dompter.
Mon amour eſt encor plus fort que ma colére,
Et ton remord ſuffit pour déſarmer ton Pere.
Ma fille, embraſſe-moi; que je ſens à tes pleurs
Ranimer ma tendreſſe, & calmer mes douleurs!
Non, le coup qui m'attend n'a plus rien de funeſte,
Puiſqu'au moins il t'épargne, & que ton cœur me reſte.
A ce prix, mille fois j'aurois voulu périr;
Tu m'aimes, c'eſt aſſez, je conſens à mourir.

ZORAIDE.

Vous, mourir? Vous, mon Pere? Ah! ſeroit-il poſſible
Que Soſtrate à mes pleurs fût encore inſenſible?

SCENE V.

SOSTRATE, VARON, ZORAIDE, PHODAS, PHARE'S, GARDES.

PHARE'S *au Roi.*

Oui, Seigneur, vous devez être ſourd à ſes cris,
Et punir un Tyran qui vous avoit ſurpris.
Daignez hâter le coup d'une lente juſtice;
L'impoſteur vous trompoit, & voilà Cléonice.

ZORAIDE.

Moi, Cléonice?

VARON *à part.*

O Ciel! Euriban m'a trahi....

SOSTRATE *à Pharès.*

Explique-toi: quel eſt ce prodige inoui?

PHARE'S.

Euriban vient de rompre un coupable ſilence;

Le Perfide d'abord a trompé ma prudence,
Mais, Seigneur, de si près, j'ai fait suivre ses pas,
Que son propre signal l'a jetté dans nos bras.
Soigneux de découvrir jusqu'aux moindres parjures,
Je me suis appuyé du secours des tortures:
Foible, & ne pouvant plus en soutenir l'horreur,
Le Traître s'est offert d'éclairer notre erreur.
Il vient de réveler qu'un heureux artifice
Fit périr Zoraïde au lieu de Cléonice;
Que Varon, par un Traître informé de son sort,
Se hâta d'étouffer les témoins de sa mort;
Sûr que contre vos coups sa politique habile,
Dans Cléonice, au moins, s'assuroit un azile.

SOSTRATE *à Varon.*

Perfide!

à Zoraïde.

Ainsi sa main n'épargna vos attraits,
Que pour se voir par eux à l'abri de mes traits;
Ah! Qu'à travers mon trouble & ma crainte mortelle,
J'ai souvent démêlé cette fourbe cruelle!
Qu'à regret, sur vos pas, je traînois la terreur!

VARON.

J'espérois jusqu'au bout défier ta fureur.
D'un œil fixe, tantôt, j'envisageois ma chute:
Mais, ô ciel! A quels coups ma constance est en butte.
Tu l'emportes, Cruel, tu viens de rassembler
Tous les traits, dont ta main me pouvoient accabler.
J'ai vû périr mon fils, l'espoir de ma famille;
Pour adoucir sa perte, il me reste une fille;
Et ton coupable amour, prompt à me la ravir,
D'un lâche stratagême, ose ici se servir?
Non, ce peu de vertu, de grandeur qui me reste,
Ne sçauroit soutenir un coup aussi funeste.

à Cléonice ou Zoraïde.

Ma fille!.. Mais, que dis-je? Est-ce au triste Varon,
Est-ce à lui desormais de prononcer ce nom?
Ce nom doit t'outrager, & ton indigne flamme,
Ne l'a que trop sans doute effacé de ton ame.

ZORAIDE.

Non, mon Pere, ce nom me ſera toujours cher,
Epargnez-moi l'horreur de ce reproche amer.
Liſez mieux dans le ſein d'une fille ſi tendre,
Qui prétend, à vos pieds, mourir ou vous défendre.

SOSTRATE.

Vous le défendre? Vous, qui devez le punir?
D'une funeſte erreur n'oſez-vous revenir?
Quel ſpectacle, grands Dieux, pour les mânes d'un Pere,
Qui voit ſa propre fille, une fille ſi chere,
Outrager ſa mémoire, & pleurer ſon bourreau!
Tournez les yeux, Madame, & voyez ce tombeau:
C'eſt dans ce lieu ſacré que repoſe ſa cendre,
Ses cris percent ſa tombe, & l'on peut les entendre.
Contemplez, à ſes pieds, vos freres malheureux,
Confus des ſentimens que vous armez contr'eux,
Pourriez-vous....

ZORAIDE.

Ah! Cruel, épargnez Zoraïde.
Prenez pitié d'un cœur ſi près du parricide.
Laiſſez-moi.... Ciel! Où ſuis-je? & vers qui deſormais;
Leverai-je les yeux dans ce triſte Palais?
Jouet infortuné du ſort le plus biſarre,
Pour qui faut-il, hélas, que mon cœur ſe déclare?

VARON.

Que dis-tu? Quoi, ce cœur oſeroit balancer?
Ah! de quel coup affreux viens-tu de me percer?
Quand je crois ton remords, ta tendreſſe ſincere,
Je te vois ſoupçonner les larmes de ton pere!

ZORAIDE.

Quel reproche? Ah! Seigneur, ce mot me fait trembler;
Et ſoudain, dans vos bras, il me fait revoler.
Oui.... je ſuis votre fille.... Et mon ame confuſe...
Vous rend....

SOSTRATE.

Que faites-vous? Quelle erreur vous abuſe?
Cléonice!

ZORAIDE.

Barbare! otez-vous de mes yeux.

SOSTRATE.

Quoi ! Votre amour adopte un Monstre furieux ?

à Varon.

Miserable, peux-tu, par une indigne feinte,
Peux-tu nourrir ainsi sa douleur & sa crainte ?
Ah ! sçais tu quels tourmens je suis prêt d'inventer ...

VARON.

Je ne crains plus ta rage, & je viens d'éviter
Le seul coup, qu'en secret redoutoit la Nature.
Par ces nouveaux transports, ma fille me rassure ;
Et tu n'as, dans le piége, à sa flamme tendu,
Gagné que le regret de te voir confondu.

SOSTRATE.

Ah ! Quel comble d'horreur ! Avec quelle impudence ...

Aux Gardes.

Que ce Monstre, à l'instant, sorte de ma présence.
Que puni de sa fourbe....

ZORAIDE.

O Ciel ! Que dites-vous?
Quoi ! Vous le livreriez aux traits de ce courroux ?
Ah ! s'il est vrai, Cruel, que sa mort soit jurée,
Ne souffrez pas, du moins, que j'en sois séparée,
Tranchez mes tristes jours, puisqu'il est condamné,

(Elle se jette dans les bras de son Pere.)

Me voilà dans les bras d'un Pere infortuné ;
Osez, de vos fureurs, remplir ce sanctuaire,
Et frapper d'un seul coup & la Fille & le Pere.

SOSTRATE.

Qu'on l'éloigne, Soldats ; & que dans ce Palais,
Loin du trouble, avec elle, on le garde de près.
Vous attendrez mon ordre.

SCENE VI.

SOSTRATE, PHARE'S.

SOSTRATE.

Avec quel artifice,
L'imposteur a surpris la foi de Cléonice !

Retenu par sa feinte, où me vois-je réduit,
Cher Pharès! Et quel Dieu le protége, & me nuit?
Quoi! Ce Monstre à mes coups déroberoit sa tête?
Non, viens la voir tomber sous le fer qu'il arrête.
Il dépend d'un secret qu'il a beau me cacher :
De son perfide cœur, je sçaurai l'arracher.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZORAIDE, GARDES.

ZORAIDE.

Cruels! que faites-vous? Quoi! votre aveugle rage,
Ose encor à mes maux ajouter cet outrage?
Ni mes cris, ni mes pleurs, ne sçauroient vous toucher;
Et des bras de Varon vous osez m'arracher!
Dieux! que va devenir ce Pere déplorable?
Ou plutôt que prétend la douleur qui m'accable?
Quels objets offre-t-elle à mes sens agités!
Est-ce vous que je vois, mânes ensanglantés!
Est-ce vous, dont la plainte, irritant mes allarmes,
Me reproche mon trouble & condamne mes larmes?
Quel Dieu vers ce tombeau m'entraîne malgré moi?

SCENE II

PALMIRE, ZORAIDE, GARDES.

ZORÀIDE.

PAlmire, viens du moins partager mon effroi.

PALMIRE.

Hé ! quelle crainte encor peut troubler Cléonice ;
Quand les Dieux ont d'un fourbe éclairé l'artifice ?
Quand peut-être, elle-même, au fond de votre cœur,
La Nature dément la voix d'un Imposteur ?

ZORAIDE.

Je veux bien t'avouer ma surprise secrette.
Dans ce desordre affreux la nature est muette.
Rien ne dit dans mon cœur que je doive à Varon
Ce sang, que lui dispute un funeste soupçon.
Mais, Palmire, est-ce assez de ce fatal silence,
Pour lui ravir un titre acquis dès mon enfance ?
Et! comment opposer des indices cruels,
A des gémissemens qui paroissent réels ?
N'as-tu pas vû le trouble & l'allarme soudaine ;
Que son front vient d'offrir à mon ame incertaine ?
N'as-tu pas vû les pleurs échapés de ses yeux ?
Ah! si je ne formois qu'un doute injurieux!...
Si malgré le silence où reste la nature,
Je n'étois qu'une Fille & barbare & parjure!...
Sens-tu la cruauté du sort qui me poursuit ?
Je n'aperçois qu'horreur dans cette affreuse nuit.
Si Varon est mon Pere, & que je le trahisse,
Je suis un monstre alors qu'il faut que l'on punisse :
Et si je tiens le jour de ce sang glorieux,
De ce sang, qu'a versé son bras séditieux,
Egalement barbare en défendant sa vie,
D'un autre crime encor ma douleur est suivie.

PALMIRE.

Hé! Madame, calmez une injuste terreur.
Voulez-vous de Varon appuyer la fureur ?

Voulez-vous, qu'animé d'une coupable audace,
Un vil peuple l'arrache au coup qui le menace ?
Je ne puis vous cacher que ce Palais fatal
Eſt prêt à retentir d'un horrible ſignal.
Le Roi s'efforce en vain de prévenir l'orage :
Il n'eſt point de prudence à l'abri du naufrage.

SCENE III.

VARON, ZORAIDE, PALMIRE, GARDES.

VARON.

CIel! où m'entraîne-t-on? ... Mais qu'eſt-ce que je voi ?
Ah quel raviſſement ſuccéde à mon effroi !
Ma Fille, t'a-t-on dit de quelle horreur nouvelle
On vient d'empoiſonner ma triſteſſe mortelle ?
Sçais-tu pour quel deſſein de farouches Soldats,
Sont venus ſans reſpect t'arracher de mes bras ?
Les Cruels, à mes yeux, te déroboient à peine,
Que ſans me préparer à leur rage inhumaine,
L'un d'entr'eux eſt venu m'annoncer ton trépas :
Sans doute, en obſervant mon cruel embarras,
Le perfide croyoit ſurprendre la nature,
Et voir ſi ma tendreſſe étoit une impoſture.
Hélas! mon cœur déja te ſuivoit au tombeau,
Je croyois ... Mais, ma fille écartons ce tableau.
Les Dieux n'ont point encor aſſuré la vengeance
Du cruel, dont tes yeux confondent la prudence.
Son heureuſe lenteur favoriſe un Parti,
Qui, malgré ſes efforts, n'eſt point anéanti.
Non, ma Fille... J'ai ſçû, par un avis fidelle,
Que tandis que le Roi délibere & chancelle,
Reſolu dans ces lieux de vaincre ou de périr,
L'intrépide Euriclès nous y doit ſecourir.
Séche tes pleurs. L'inſtant n'eſt pas bien loin peut-être,
Où, la foudre à la main, je vais parler en Maître.

SCENE IV.

SOSTRATE, VARON, CLEONICE, PALMIRE, GARDES.

SOSTRATE.

JE veux bien, malheureux, m'abaiſſer juſqu'à toi,
Et te permettre encor d'enviſager ton Roi.
Ton ſalaire eſt tout prêt. Ma ſevere juſtice
Va punir tes fureurs du plus affreux ſupplice.
Sous l'horreur de ce coup, certain de ſuccomber,
Vois ſi tu veux l'attendre, ou bien t'y dérober.
Par toi-même à nos vœux Cléonice rendue,
Eſt en droit d'adoucir la peine qui t'eſt dûe.
Son ſort eſt dans tes mains, tu ne peux le nier:
Le Traitre, à qui ta haine a daigné ſe fier,
Le ſort des malheureux, qui perçoient ce myſtere,
Tout me dit, que ton cœur prend un faux caractere.
Oſe avouer ta fourbe, & ceſſe d'abaiſſer
L'héritiere d'un rang, d'où j'ai dû te chaſſer.

VARON.

Une vertu ſublime a pû la rendre digne
De ce rang, qu'au hazard la fortune déſigne.
S'il ne falloit ici, pour faire ſon bonheur,
Ou pour lui décerner la ſuprême grandeur,
Que te ſacrifier le ſeul bien qui me reſte,
Je te ferois ſoudain un aveu ſi funeſte;
Mais, après les tranſports qu'elle a fait éclater,
Je croirois la punir, au lieu de la flater.
Son cœur vient de me rendre un trop beau témoignage,
Pour payer ſon amour d'un ſi ſenſible outrage.
Non, ma Fille, le mien ne ſçauroit conſentir,
A taire un mouvement, qu'on a beau démentir...
Je t'aime, & je ſçaurai d'un viſage intrépide...

SCENE V.

PHARE'S, SOSTRATE, VARON, ZORAIDE, PALMIRE, GARDES.

PHARE'S *au Roi.*

AH ! Seigneur, hâtez-vous d'immoler ce Perfide :
Suſcité par ſa rage, un reſte de Mutins,
Forme encor contre vous de coupables deſſeins.
Le Chef de ces Ingrats a déja pris les armes,
Et ſéme en ce Palais de terribles allarmes.
Prevenez ſon audace, & ne permettez pas,
Qu'un Traitre impunément arrache de vos bras...
Que dis-je ? entendez-vous ce tumulte effroyable ?
On vient... Ah! laiſſez-moi d'un monſtre abominable...

ZORAIDE.

Malheureux, que prétend votre aveugle fureur ?

PHARE'S.

Immoler un Tyran, qui doit vous faire horreur.

SCENE VI.

EURICLE'S, SOSTRATE, VARON, ZORAIDE, PHARE'S, PALMIRE, GARDES.
Une Troupe de Soldats.

EURICLE'S *à Pharès.*

NOn, Cruel, nos efforts ont trompé ton attente;
Ton bras eſt ſoutenu d'une haine impuiſſante.
à Varon.
Seigneur, vous êtes libre; oſez ſuivre mes pas.

PHARE'S.

Quoi ! c'eſt vous, Euriclès, qui d'un crime auſſi bas...

EURICLE'S *à Varon.*

Hâtez-vous, venez voir, & conduire vous-même,

La fureur, où ſe livre un Peuple qui vous aime;
Venez voir, ſous vos coups, tomber vos ennemis.

VARON.

Que dis-tu? Je triomphe, & leur ſort m'eſt ſoumis!
Ah! dans ce coup heureux, je dois trop reconnoître,
L'appui du Dieu vengeur qui protége ton Maître.
C'eſt ici, que ce Dieu, dont je ſuis animé,
Veut me voir ſignaler ce cœur qu'il a formé.

à Soſtrate.

Oui, Cruel, c'eſt ici qu'au défaut du tonnerre,
Je veux de ton fardeau débarraſſer la terre.
Ta lenteur à la fin t'a mis en mon pouvoir.
Meurs, imprudent Rival, avec ce déſeſpoir:
Et, pour ſentir encor une mort plus cruelle,
Réconnois Cléonice, & péris avec elle.

(Il ſe jette ſur l'épée d'Euriclès.)

EURICLE'S.

Perfide! cet aveu vient de régler ton ſort.
Soldats, c'en eſt aſſez; qu'on le mene à la mort.

VARON.

Ciel! Que vois-je? O noirceur! ô trahiſon horrible!
Leur foule m'environne, & de ce lieu terrible,
M'arrache avec opprobre, au lieu de me jurer!..

SOSTRATE.

Oui, reconnois le piége où j'ai ſçû t'attirer.
Ce n'eſt point ce Parti, dont l'intrigue ſecrette
Te flattoit d'un triomphe, ou bien d'une retraite:
Tu ne vois que des bras voués à ma fureur.
Ta haine a d'autant moins reconnu ſon erreur,
Que ce même Euriclès ſoutenoit ton audace,
Et qu'il trompe ta rage, aſſuré de ſa grace.
Va trouver, ſous ces murs, le trépas qui t'attend:
Qu'on éloigne ce Monſtre: allez, & qu'à l'inſtant,
Traîné ſur l'échaffaut, le Barbare y périſſe.

VARON, *en ſortant.*

Ah, Dieux!

SCENE VII. & derniere.

SOSTRATE, ZORAIDE, PHARE'S, PALMIRE.

SOSTRATE.

Grace au secours d'un heureux artifice,
Nous avons de son cœur pénétré les replis.
Vous triomphez, Madame, & mes vœux sont remplis;
Reprenez votre rang. Vous me voyez descendre
D'un Trône, qu'à mon bras il suffit de défendre.

ZORAIDE.

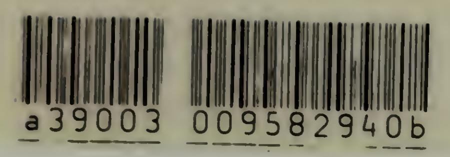
Ah! Seigneur, pensez-vous qu'après tant de bienfaits,
Ce Trône, sans Sostrate, ait pour moi des attraits?
De ma reconnoissance il doit être le gage:
Heureuse, qu'avec moi, la vertu le partage!

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit, intitulé, *Varon, Tragedie*, faisant partie du choix de différentes Piéces, représentées depuis quelques tems aux Théatres. A Paris ce 15. Janvier 1752. CREBILLON.




a39003 009582940b

